

Altesse Impériale madame l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche sont unis en mariage.

Un cri général de *vive l'empereur ! vive l'impératrice !* éclata dans la galerie. Aussitôt M. Regnault de Saint-Jean d'Angély présenta l'acte à signer à Napoléon, qui, se pressant trop de prendre de l'encre avec la plume qu'il avait pour ainsi dire arrachée des mains de Cambacérès, fit un gros pâté sur le papier au moment d'y apposer son nom, circonstance qui fit sourire quelques-uns des assistants, d'autres la regardèrent comme d'un fâcheux augure. Marie-Louise signa d'une main qui paraissait mal assurée ; puis vint le tour des membres de la famille impériale et des nombreux témoins ; l'oncle de l'impératrice, le grand-duc de Wurtemberg, signa le dernier. Le même jour, à sept heures, il y eut au palais grand dîner de famille ; et, contre son ordinaire, Napoléon but du vin de Champagne au dessert.

A huit heures, on passa dans les grands appartements, où cette fois il y eut cercle ; il était peu nombreux, mais très-brillant. On chanta différentes scènes italiennes ; Crescentini répéta entre autres celle du tombeau de *Roméo et Juliette* : c'était l'empereur qui l'avait demandée ; on trouva qu'il avait fait là un singulier choix pour un jour de noces. Les valets de chambre jetèrent exprès des cartes sur les tables de jeu, mais ce ne fut que pour la forme, car Leurs Majestés se retirèrent à dix heures et demie. Beaucoup de personnes imitèrent leur exemple, et à onze heures il n'y avait plus une seule bougie d'allumée dans le château.

Le lendemain vit une cérémonie d'une imposante magnificence. Dès le petit jour, toutes les personnes du palais qui devaient y prendre une part plus ou moins active étaient debout et habillées. Vers les neuf heures du matin il pleuvait à verse ; mais au moment où le canon des Invalides annonça le départ de Saint-Cloud de Leurs Majestés, soudain, et comme par l'effet magique d'un coup de baguette, les nuées se dissipèrent, et le soleil brilla de manière à faire penser qu'il ne se croyait pas moins obligé que les autres par le prophète de M. de Ségur. Napoléon et Marie-Louise partirent du palais dans la même voiture, attelée de huit chevaux blancs. Quarante voitures à glaces et à fond d'or, les vingt premières à six chevaux, les vingt autres à quatre seulement, mais toutes magnifiquement attelées, précédaient le cortège. Elles étaient remplies de rois, de reines, de princes, de princesses, de grands dignitaires, de grands diplomates, etc. Toute la garde impériale à cheval, dans une tenue magnifique, ouvrait la marche : la maison militaire de l'empereur, son état-major, ses aides de camp, ses écuyers, ses pages, étaient groupés autour de sa voiture ; ce cortège, terminé par un détachement de tous les régiments de l'armée, défila dans le plus grand ordre et toujours au pas depuis Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, en traversant le bois de Boulogne et les Champs-Élysées, déboucha sur la place Louis XV, et passa sous un arc de triomphe que l'on avait construit sur la grille même de l'entrée du jardin des Tuileries.

Depuis le château de Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries, les deux côtés de la route étaient encombrés par une foule innombrable de spectateurs. Le long des Champs-Élysées, on avait établi, de distance en distance, des orchestres qui exécutaient des fanfares.

Lorsque tout le monde fut arrivé au palais, le cortège se forma en ordre dans la *galerie de Diane*, et gagna la grande galerie du Musée, dans laquelle il pénétra par la porte qui est à son extrémité, du côté du *pavillon de Flore*. Là s'offrait aux regards un spectacle plus éblouissant encore ; les deux côtés de cette voûte immense étaient garnis d'un bout à l'autre d'un triple rang de femmes appartenant à la haute bourgeoisie de la capitale. Le vaste salon carré qui est à l'autre extrémité avait été disposé en chapelle : on avait établi dans tout son pourtour un double rang de tribunes magnifiquement décorées. Aussitôt que Leurs Majestés furent arrivées, la cérémonie religieuse commença.

La messe fut célébrée par le cardinal Fesch, oncle de l'empereur, aidé dans ses fonctions épiscopales par tous les musiciens et les chœurs de l'Opéra. Le ministre des cultes avait convoqué à la cérémonie tout le haut clergé, tant français qu'italien. Presque tous ces ecclésiastiques y assistèrent en habits sacerdotaux ; il n'y manqua que les cardinaux. Arrivé à l'autel, Napoléon s'en aperçut au vide des sièges qu'on leur avait préparés. Il fit un mouvement qui indiquait assez tout son déplaisir. Le lendemain, sa foudre tomba sur ceux des princes de l'Eglise qui avaient refusé d'assister à la messe célébrée pour un excommunié tel que lui, car ce fut là le seul motif de leur absence ; il leur fit défendre de porter désormais le costume rouge, et dès ce moment ils furent désignés sous le nom de *cardinaux noirs*, en raison de la couleur de leur soutane de pénitence.

Le soir de ce même jour eurent lieu dans Paris des illuminations que la magnificence ne saurait égaler. Chaque maison particulière rivalisait de lumières avec les édifices publics. La Seine même était chargée de petits batelets ornés de verres de couleur et remplis de musiciens. Nul accident ne troubla cette admirable soirée. Une seule voiture non armoriée circula lentement ce soir-là au milieu des six cent mille personnes qui piétinaient sur les quais, dans les rues et sur les places qui avoisinent les Tuileries. Cette voiture portait deux augustes époux, en costume bourgeois : aucune suite ne les accompagnait.

L'empire tout entier prit part à cette grande solennité. Chaque ville, chaque bourgade eut sa fête. Pendant plus d'un mois les grands corps de l'Etat se donnèrent des bals et de splendides banquets, et chaque jour, au palais, les officiers de la maison firent couler des flots de vin de Champagne à la santé de Leurs Majestés. Ces acclamations étaient si bruyantes et répétées si souvent que Napoléon fut enfin obligé de mettre un terme à la manifestation d'un enthousiasme *infinitement trop prolongé*, disait-il en souriant. Il donna donc aux contrôleurs du palais l'ordre de pousser un peu moins à l'ivresse générale, parce que, ajouta-t-il encore gaiement, ces messieurs me brisent la tête avec les meilleures intentions du monde.

Un an après, le 20 mars 1811, le soleil se levait radieux comme s'il eût voulu éclairer de ses rayons d'or une journée non moins solennelle que celle du 2 avril de l'année précédente. A peine les grilles du jardin des Tuileries étaient-elles ouvertes que cent mille personnes encombraient la terrasse et les parterres qui faisaient face au palais. Toutes parlaient bas et marchaient doucement, comme dans la chambre d'un malade qu'on craint d'éveiller. Marie-Louise allait être mère.

« Sera-ce un garçon ou une fille ? » telle était la question qui préoccupait tout les esprits. On savait que le bronze des Invalides devait annoncer la délivrance de l'impératrice : cent coups de canon devaient être tirés pour un héritier du trône, et vingt seulement pour une fille.

En attendant, chacun devisait à sa manière sur le grand événement qui se préparait ; quelques-uns même comptaient tellement sur la destinée de l'empereur, qu'à l'exemple de nos voisins d'outre-mer ils offraient de parier deux contre un que Marie-Louise accoucherait d'un garçon. Au milieu du bourdonnement de la foule impatiente, l'horloge du palais vint à sonner. Aussitôt un coup de canon, que les échos du jardin répercutèrent, se fit entendre dans la direction des Invalides. Chacun se tut et resta immobile à la place où il se trouvait. Cent mille personnes écoutèrent ; on n'entendit plus que ces mots, prononcés à intervalles égaux par toutes les bouches à la fois : *Deux ! trois ! quatre !* Après le vingtième, on eût dit que la mort avait passé sur toute cette multitude. Le vingt et unième coup retentit enfin : une immense acclamation y répondit... C'étaient cent mille voix qui criaient à la fois : *Vive l'empereur !*